

### La Vengeance de la Cigale

EN MARGE DE LA FONTAINE

Nuit et jour à tout venant je chantais, me vous déplaie. —Vous chiez! J'en suis fort aise: Eh! bien, dansez maintenant.

Lorsque Jacques eut fini de me réciter sa fable, il resta quelques secondes en silence, puis: "Mon oncle, dit-il, qu'est-ce que fit la Cigale après cela?"

—"La Cigale se vengea, mon cher Jacques, et d'une manière très ingénieuse."

—"C'est bien fait!" s'écria, mon neveu en battant des mains. Il me regarda pour voir si je l'approuvais, et comme je restais impassible:

—"N'est-ce pas, mon oncle, que c'est bien fait?" Et comment donc se venge-t-elle?"

—"Oh! c'est toute une histoire, mais puisque tu as su ta leçon aujourd'hui, je veux te la raconter."

Après avoir été aussi brutalement repoussée par la Fourmi, la Cigale, toute honteuse, se retira dans sa pauvre cabane de terre battue et se mit à pleurer amèrement. Elle avait entendu la Fourmi murmurer avec un ricanement dédaigneux, tandis qu'elle fermait vivement la porte, pour que la douce chaleur qui régnait dans sa maison ne s'en allât point: "Ces artistes... tous les mêmes!... Au lieu de chanter pendant que les autres peinent, ils feraient mieux de travailler... Qu'ils aillent donc ailleurs crier misère!"

La malheureuse Cigale songeait à ces paroles dans son misérable réduit où la bise d'hiver soufflait presque aussi fort que dans les champs.

"Mon Dieu, mon Dieu! s'écriait-elle, qu'ai-je donc fait de mal pour être accueillie avec tant de dureté par Madame la Fourmi? Est-ce parce que j'ai chanté vos louanges que je suis punie! N'avez-vous pas donné, dans votre Évangile, en exemple à vos disciples, les pasteurs et les lys des champs qui ne moissonnent et ne filent point et n'amassent aucune provision pour la saison mauvaise? Sans doute je fus trop insouciant et trop légèrer l'été passé, mais je n'ai point blâmé ceux qui travaillaient, ni méprisé ceux qui entassaient le grain dans leurs greniers. Et ceux-là pourtant oublièrent trop souvent dans les soucis de la vie matérielle. Celui d'aujourd'hui vient toutes choses et qui ne laisse jamais mourir de faim les oiseaux du ciel. Est-ce que, à tout prendre, l'excès de mon insouciance n'est pas plus pardonnable que l'excès de leur prévoyance?"

Elle finit pourtant par se consoler, essaya ses larmes, et reprit confiance. Et elle eut raison, car le lendemain elle découvrit, non loin de sa maison, une abondante provision de millet abandonnée dans un sillon et qu'elle se hâta de rentrer chez elle. L'hiver maintenant pouvait sévir, elle était à l'abri du besoin.

A peine la Fourmi avait-elle fermé la porte derrière cette importune visiteuse, que sa fille (car elle avait une fille très douce et d'un excellent cœur)—sa petite fille lui demanda: —"Maman, à qui donc avez-vous ainsi refusé la charité?"

—"C'est à cette faimée de Cigale, répartit la Fourmi très irritée. Et encore l'orgueilleuse ne prétend pas m'indigner! Elle voulait, disait-elle, que je lui prête seulement... Voyez un peu! lui prêtai-je? Et quand me l'aurait-elle rendu si je lui avais avancé quelque chose, elle qui n'a jamais un grain de mil à se mettre sous la dent!"

—"C'est la Cigale qui a une si jolie voix et qui chantait toujours, l'été dernier?"

—"Le sais-je moi?" répliqua la mère en haussant les épaules et d'un ton qui signifiait clairement que cette conversation lui déplaisait.

—"Maman est de bien méchante humeur aujourd'hui, pensa la petite Fourmi, mais je suis sûre qu'elle serait plus gaie si elle avait reçu plus charitablement Madame la Cigale."

Elle se garda bien cependant de le dire, persuadée que sa mère avait, pour agir ainsi de graves raisons qu'elle ne connaissait pas.

Il arriva quelques semaines plus tard que la petite Fourmi tomba subitement malade sans qu'on pût savoir d'où provenait le mal. Un matin, l'enfant se trouva si faible qu'elle ne put se lever. La Fourmi, très alarmée, courut chercher un Perce-oreille fort renommé pour sa science médicale. Il arriva bientôt, vêtu d'un solennel habit noir, posa plusieurs questions à la malade. Lui fit le pouls, brana la tête d'un air grave et se recueillit quelques instants. La pauvre mère le regardait pleine d'anxiété, sans oser l'interroger. Timide, inquiète de sa silence, elle attendait le résultat de la consultation. Le docteur Perce-oreille recueillit les symptômes d'une maladie au nom bizarre qui réclamait beaucoup de soins et de ménagements: "Surtout, dit-il à voix basse à la Fourmi qui le reconduisait, gardez-vous bien de la contrarier. Autant qu'il vous sera possible, accordez-lui

tout ce qu'elle vous demandera." La Fourmi, peu rassurée, lui posa alors mille questions; elle lui fit répéter vingt fois que ce n'était pas très grave et le docteur eût toutes les peines du monde pour s'arracher à cette curiosité alarmée de la mère.

Des lors celle-ci passa de longues heures au chevet de sa fille. Elle essayait de l'amuser en lui racontant de ces belles histoires, comme en savent toutes les mères. Elle épiait ses moindres gestes, prête à satisfaire à ses moindres desirs, et elle étudiait avec angoisse les progrès de la maladie, avec joie ceux de la santé qui semblait revenir à certains jours.

Souvent le regard de la petite fille rencontrait celui de sa mère et semblait le scruter attentivement. Il y avait beaucoup de tendresse dans ce regard; mais la mère croyait y discerner une confiance prête à sortir et que la fillette n'osait pas lui communiquer, une demande qu'elle hésitait à lui adresser.

Elle aussi hésitait à encourager cette confiance, craignant que ce ne fut celle d'un désir irréalisable. Les enfants malades ont souvent de ces étranges caprices qui mettent les mères à la torture parce qu'elles ne peuvent y satisfaire.

Un jour pourtant que les caresses de sa mère lui paraissaient plus tendres encore qu'à l'ordinaire, la petite Fourmi s'enhardit: "Oh maman...", dit-elle; et elle s'arrêta tout à coup, très émue et tout étonnée de son audace. Puis, très vite et pour abrégé son supplice—qui était bien partagé par sa mère—elle poursuivit: "Je voudrais entendre chanter la Cigale, vous savez bien, la Cigale de cet été, qui avait une si jolie voix..."

—"Mon enfant, mon enfant! s'écria la Fourmi désolée; tu sais bien que ce n'est pas possible!" (Car tu penses, mon Jacques, que cela lui rappelait de pénibles souvenirs.)

—"Pourquoi n'est-ce pas possible?" insista la fillette. Elle pencha la tête, sa voix se fit plus pressante, plus câline. Elle murmura: "Oh! maman, je voudrais tant..."

Comment une mère pourrait-elle résister à une si tendre instance. La Fourmi se souvint alors des conseils du docteur Perce-oreille: "Surtout ne la contrariez pas!" et elle résolut d'aller quand même trouver la Cigale. Elle lui demanda pardon, elle se jeterait à ses genoux, elle la supplierait, elle lui paraissait si malheureuse, si digne de compassion, que sûrement la Cigale ne la repousserait pas...

Et pourtant son cœur battait bien fort quand elle s'arrêta devant la porte de celle-ci, n'osant frapper, faisant appel, avant d'en franchir le seuil, à tout son courage, à toute son affection maternelle. "Qui sait, se disait-elle, si elle n'est pas malade, morte peut-être..." Et l'idée qu'elle serait la cause de cette mort l'emplissait d'une vague terreur et cette souffrance s'ajoutait aux mille tourments qui la tourmentaient déjà.

Elle se décida enfin à frapper un coup timide à la pauvre porte délabrée, et se rassura un peu en entendant une voix jeune et fraîche qui l'invitait à entrer.

—"Comment, c'est vous, Madame la Fourmi! Quel bon vent vous amène? Mais vous paraissez toute tannée; de grâce, remettez-vous! Ma maison n'est pas un palais et je ne puis vous recevoir comme il sied à une personne de votre qualité... Vous voudrez bien excuser ma pauvreté."

Tu conçois, mon cher Jacques, quel pouvait être l'embarras de la Fourmi. Elle n'en revenait pas d'être reçue aussi cordialement par celle qu'elle avait si cruellement raillée et chassée quelques semaines auparavant.

—"Madame, dit-elle enfin d'une voix brisée par l'émotion, Dieu m'a bien punie de mon égoïsme et de ma dureté, puisqu'il me force aujourd'hui à venir vous demander un secours, oh! une si grande grâce... à vous que j'ai si gravement offensée..."

La Cigale était très contente, mais elle n'en fit rien paraître. Je crois même qu'au lieu d'en triompher, elle souffrait au fond de voir ainsi humiliée cette orgueilleuse et avare Fourmi. C'est le signe d'un grandeur d'âme dont bien peu de gens sont capables, que de ne pas profiter de ses avantages pour accabler ceux qui vous ont fait du mal. La Cigale était de ce petit nombre, aussi répondit-elle très simplement:

—"Madame, Dieu permet souvent qu'il en soit ainsi, pour que nous ne nous flattions pas de n'avoir jamais besoin du secours d'autrui. Mais comment pourrais-je ne point vous pardonner une faute dont vous témoignez un tel repentir?"

—"Votre bonté m'encourage, reprit la Fourmi, toute confuse, à vous faire la demande dont je vous ai parlé... Je suis venue implorer une faveur..." Elle se tut, ne trouvant plus ses mots. La Cigale lui fit signe de continuer:

—"Ma fille est malade, dit la Fourmi avec des larmes dans la voix; et vous savez comme les enfants sont capricieux quand ils sont malades... Elle voudrait donc, elle désirerait

### LE REVEIL

Après avoir assisté à l'ouverture du grand palabre international, d'où, en dépit des assertions du docteur John Spencer Bassett, il espère toujours voir surgir la paix universelle, solution presque aussi problématique que le mouvement perpétuel, le président Harding vient de rentrer à la Maison Blanche.

Le premier magistrat des Etats-Unis est un excellent homme. Il est pitoyable aux misères humaines, et l'affection qu'il porte à "Jack", son aîné, indique qu'il sait apprécier le dévouement, la vigilance et la fidélité; le chien est en effet l'emblème de ces trois belles qualités que bien des humains ne possèdent guère.

M. Harding rentrait donc, heureux mais fatigué, à la résidence présidentielle: on ne subit pas impunément toute une série de poignées de mains protocolaires, de compliments diplomatiques. Aussi, le président avait-il hâte d'enlever son faux-col, en un mot, de se mettre à son aise et de se reposer un peu. Les perruches qui vivent dans le cabinet de M. Harding saluèrent, par un jacassement pittoresque, le retour de leur maître, qui leur adressa un regard affectueux et s'installa dans un de ces vastes et confortables fauteuils qui nous invitent au sommeil. Le président somnola bien vite, puis s'endormit.

Près du maître, le fidèle aîné veillait. Que faire en un vaste fauteuil, sous la garde d'un bon chien, sinon dormir et rêver.

M. Harding rêva. Il vit John Bull et Madame Chrysanthème couler leurs gros navires. Il vit l'Onclé Sam lui-même envoyer quelques-uns de ses bateaux de guerre rejoindre au fond de l'eau, en admettant qu'elles y soient, les cargaisons de champagne, de scotch et de cognac condamnées à l'immersion par la loi Volstead... Le règne de la paix s'établissait sur la terre. Notre planète devenait un nouveau paradis terrestre dont Washington était le centre!

Les loups et les agneaux se faisaient les yeux doux, les vautours nourrissaient les colombes, les milans jouaient aux jeux innocents avec les poulètes, les cotolèzes, devenus de jolis lézards inoffensifs, servaient de collier-mascotte aux élégantes. Lénine était tout miel et l'Allemand tout sucre.

C'était la paix, la vraie, l'inspérée, l'incroyable paix! Plus même de querelles de races; les nègres et les jaunes se passaient au blanc de crème, par condescendance pour la race blanche, et celle-ci, pouf ne pas être en dette de politesse, se fardait un peu plus que de coutume, voyant au noir une partie de son visage et au safran l'autre partie.

Les apaches avaient renoncé leur surin et les juges étaient devenus rentiers.

—Tu dors content, Harding, un aimable sourire.

—Voltage maintenant sur ton front réjoui.

—Ton siècle t'attendait et ton siècle t'admire.

Dans les rues des marins, en congé définitif, se promenaient, avec ce déhanchement rouli-roulant, qui leur donne l'allure de canards en visite d'incendie.

Plus de séduisants officiers, plus rien que de vulgaires civils. Il n'y a plus de noblesse amassée. Tu douloureuse obscurité. Ajoute la marque sacrée D'une éternelle humilité.

Salut, combattant solitaire, Sans orgueil, sans ambition, Auquel échut la gloire austère De mourir sans laisser de nom.

Mais la France par toi sauvée Te salue de son propre oubli: Sous l'arche de la grande armée Où tant de fastes sont inscrits, Ton anonymat illumine Les destins que tu nous as faits; La France devant toi s'incline, La France en toi se reconnaît.

Et si jamais elle s'oublie, Tu es là pour lui rappeler Que tu lui as donné ta vie Et qu'elle doit te ressembler...

Veille sur nous, héros, exemple! Reçois sans honte les honneurs Que nous te rendons sous ce temple Où soufflent toutes nos grandeurs, En attendant que l'on te nomme Par ton nom, en un plus haut lieu, Car, encore inconnu des hommes, Soldat, tu ne l'es pas de Dieu.

Henri Gheon.

### JOURNALISTE DE GRAND RENOM



M. HENRY WATTERSON, qui est décédé la semaine dernière. Il était un rédacteur de grand mérite et avait toujours, pendant la grande guerre, soutenu, dans ses éditoriaux, la France et ses alliés.

a pas de médaille sans revers. C'est égal c'est la paix et le président sourit bêtement à son rêve.

Cependant le Bonhomme Noël est furieux, que va-t-il faire de tout son stock de sabres, de fusils? Il n'est plus logique de donner aux enfants des joujoux belliqueux. Harding l'apaise, en lui promettant de la désintéresser sur les fonds allemands.

La paix est faite aussi de ce côté. Tout à coup, patatras. Un guérillon chargé de vaiselle précieuse s'éroule, une potiche en vrai Sèvres, tombe avec un bruit lamentable.

Le président se réveille. L'aîné est en train d'étrangler l'Angora favori de la présidente. C'est dans la course pour saisir le félin que Jack a renversé guérillon et potiche.

Entretemps le chat a lâché une des perruches du président, que son instinct l'avait poussé à saisir en dépit de l'excellente éducation que le chat présidentiel avait reçue.

M. Harding fait lâcher prise à son chien, jette dehors d'une façon rien moins que protocolaire le sanguinaire minet et rassure sa perruche.

Cependant le grand apôtre du désarmement songe que les êtres humains ne peuvent échapper, toujours, à leurs instincts natifs, il frémit en songeant que si son aîné n'avait pas veillé, s'il avait été muselé, c'est-à-dire désarmé, toutes les perruches y auraient passé.

Et il conclut, en remettant son faux-col: "Voilà un réveil de rêve dont je ne parlerai pas à Briand!"

### HOMMAGE AU SOLDAT INCONNU

A mes camarades de guerre. Qui es-tu, dépourvu de gloire? Parmi le peuple des soldats Qui sont tombés pour la patrie Et que nous ne connaissons pas?

Fils, époux, père? Tous les âges Son confondus dans ce tombeau; Tous les espoirs, tous les courages, Tous nos frères, tous nos héros.

A tant de noblesse amassée, Tu douloureuse obscurité. Ajoute la marque sacrée D'une éternelle humilité.

Salut, combattant solitaire, Sans orgueil, sans ambition, Auquel échut la gloire austère De mourir sans laisser de nom.

Mais la France par toi sauvée Te salue de son propre oubli: Sous l'arche de la grande armée Où tant de fastes sont inscrits, Ton anonymat illumine Les destins que tu nous as faits; La France devant toi s'incline, La France en toi se reconnaît.

Et si jamais elle s'oublie, Tu es là pour lui rappeler Que tu lui as donné ta vie Et qu'elle doit te ressembler...

Veille sur nous, héros, exemple! Reçois sans honte les honneurs Que nous te rendons sous ce temple Où soufflent toutes nos grandeurs, En attendant que l'on te nomme Par ton nom, en un plus haut lieu, Car, encore inconnu des hommes, Soldat, tu ne l'es pas de Dieu.

### FAITS DIVERS

Les forces des cinq plus grandes puissances navales du monde, au cours de la prochaine décennie, auront les proportions suivantes: Grande-Bretagne, 5; Etats-Unis, 5; Japon, 3; France, 1,70; Italie, 1,68.

Du Times, de Londres: Le journal "Germania", organe du parti du centre, auquel appartient le chancelier d'Allemagne, écrit que l'épreuve subie par l'Allemagne semble avoir réveillé le "Deutchtum" des Allemands aux Etats-Unis. Nombre de sociétés allemandes—de chant, musicales, athlétiques et autres—ont, non seulement repris leurs activités, mais sont avisées ouvertement "de procéder à s'organiser politiquement et socialement." Ce projet d'une nouvelle campagne "d'hypènes" sur une grande échelle, dans l'intérêt de l'Allemagne, constitue l'un des nombreux indices du peu de progrès que le peuple allemand a fait jusqu'ici dans le sens du "désarmement moral."

On considère que la dépréciation du mark est due aux obligations, financières de l'Allemagne pour les réparations.

On dit que l'Allemagne ne possède pas 1/2 pour cent de l'or requis pour payer le papier-monnaie émis.

Les financiers allemands déclarent qu'il serait nécessaire que l'Allemagne obtienne un moratorium de trois ans.

Des économistes alliés prétendent que la dépréciation du mark n'est qu'une manoeuvre des financiers allemands.

Berlin—La "Gazette Nationale" annonce que Hugo Stinnes est à la veille de s'embarquer pour les Etats-Unis dans le but d'y contracter un emprunt pour réaliser le plan de la formation d'une société germano-anglo-américaine pour le relèvement de la Russie et l'exploitation de ses richesses naturelles.

M. Anzore, représentant républicain de New-York, a présenté un bill interdisant la formation, au congrès, de "blocs." Les sénateurs et représentants pourraient être condamnés à une amende de \$5,000, s'il est prouvé qu'ils appartiennent à un bloc ayant des buts particuliers à atteindre.

Lord Derby, dans les derniers jours de novembre, parlant à Londres devant un groupe d'anciens combattants, a déclaré: Notre frontière avec l'Allemagne est la même que celle de la France, et il ne faut pas oublier que lorsque la France protège sa propre frontière, elle protège aussi la nôtre.

M. Briand est fatigué des accusations de militarisme portées contre la France. "Les gens semblent oublier, dit-il, que la France est entourée par trois mers: la Mer du Nord, l'Océan Atlantique et la Méditerranée, et qu'elle a besoin d'une marine pour protéger ses colonies distantes avec leurs 60 millions d'habitants." De telles paroles, prononcées à Londres même, auront sûrement de l'écho.

Une dépêche d'Helsingfors annonce que la république de la Sibirie orientale a déclaré la guerre à la république de Vladivostok. Elle annonce aussi que le gouvernement soviétique de Moscou envoie des munitions à Chita, la capitale de la république de la Sibirie orientale.

Un bulletin officiel du général Berthier, haut commissaire d'Espagne au Maroc, annonce que les troupes marocaines sont complètement démoralisées dans la région de Tétouan et que leur résistance a été brisée.

Le Cardinal de Cabrières, doyen des prélats de la France, évêque de Montpellier, est mort à Paris le 20 décembre, à l'âge de 9 ans et 4 mois.

Des Milliers de Personnes Jouent dans "Theodora"—Rita Jolivet joue son Rôle Admirablement Une production qui a attiré l'attention du public depuis sa première représentation en notre ville est bien la vue cinématographique "Theodora", qui est représentée deux fois par jour au théâtre Tulane. Cette vue a eu un tel succès jusqu'à ce jour que la direction a décidé de continuer à la montrer une semaine en plus. La Nouvelle-Orléans est la première ville du sud des Etats-Unis qui jettent sur l'écran la vue extraordinaire "Theodora".

Les parties de la pièce ou de grandes foules sont montrées sont montrées toutes des mieux arrangées et il est difficile de croire que ces foules jouent pour une production cinématographique, tellement l'effet est réel.

Rita Jolivet, l'actrice française, prend le rôle principal de la grande pièce et joue son rôle d'une manière admirable.

"Theodora" est au commencement jusqu'à la fin un spectacle gigantesque, présentée d'une façon grandiose et dont les mises en scène sont des plus luxurieuses.

Une abeille peut porter trois fois son poids en volant.

### Les Desarmement de L'Allemagne

On annonce que le gouvernement du Reich va publier une note précise et documentée sur la question du désarmement de l'Allemagne en réponse au discours que M. Briand a prononcé à Washington. Nous attendons avec curiosité. Mais, en attendant, nous devons constater que certains découvertes qui, paraît-il, vient d'être faite par les officiers de la Commission de contrôle à Heidenau, est guère favorable à l'Allemagne, et n'est pas de nature à nous rassurer. Jusqu'ici, en ce qui nous concerne, nous n'acceptons qu'avec les plus expresses réserves certaines histoires rocambolesques accueillies par les journaux et racontant par exemple qu'on avait trouvé quelques mitrailleuses cachées dans... des tonneaux de choucroute!

Mais cette fois, il s'agit d'une affaire autrement grave. On nous dit qu'on a découvert près de 800 canons de 105 millimètres cachés dans une usine saxonne. La nouvelle, nous dit-on, fut communiquée immédiatement au général Nollet, qui se trouvait précisément en voyage d'inspection à Erfurt, et, s'adressant aux ouvriers d'une usine qu'il visitait, les mit au courant de la découverte.

Le général Nollet s'occupe tout spécialement de l'affaire des Deutsche Werke qui, en ce moment, fait quelque bruit en Allemagne. L'envoi spécial du Matin, à Berlin, M. Sauerwein, écrit à ce sujet:

"Le général a passé trois jours à étudier cette affaire avec le soin qu'elle lui paraissait mériter, car si elle est minime au point de vue industriel, elle est grosse de conséquences au point de vue politique par le parti que la propagande pourrait en tirer. L'exécution du traité de Versailles n'est possible qu'avec la collaboration des ouvriers allemands, et jusqu'ici—ils l'ont fortement compris—rien n'est de nature à les léser dans cette exécution."

L'exécution du traité n'est possible qu'avec la collaboration des ouvriers allemands: On ne saurait mieux dire. Et je comprends que, tout en se montrant accommodant sur le chapitre des réparations, en raison de l'anarchie économique où se débat l'Europe, on soit impitoyable pour le désarmement de l'Allemagne. Ce désarmement, dit le traité de Versailles, doit servir de prélude au désarmement général. Il faut donc parler haut et clair aux ouvriers et socialistes allemands.

Le Gewerkschaftsbund (Confédération des syndicats allemands), vient d'écrire une brochure, rédigée en français, fort bien faite, habilement présentée; les feuillets ne sont imprimés que d'un seul côté, à seule fin de permettre, sans doute, aux journaux de reproduire plus facilement.

Les Deutsche Werke sont d'anciens ateliers de la marine et de l'armée répartis dans les différentes régions du Reich, exploités maintenant par une société anonyme, et qui, à la fin de la guerre occupaient 260,000 ouvriers, contre 36,817 fin septembre 1920.

Au lieu de fabriquer des canons, les Deutsche Werke fabriquent maintenant non seulement les wagons de marchandises, des chemins de fer, mais aussi les wagonnets à bascule ou non, des mines et des chemins de fer de campagne, les voitures, charrettes et machines agricoles, les machines ménagères et les roues de moteurs, ainsi que les maisons en bois, portes et fenêtres, meubles de bureau, outils et instruments de précision, armes de chasse et de sport, ustensiles en aluminium, matériel pour différentes installations, lits en fer, machines à écrire; en outre, les locomotives et wagons de chemins de fer sont remis aussi en bon état. Dans une usine on fabrique du papier et de la toile d'éméri et l'on se prépare à la fabrication de collodion, de soie et cuir artificiels.

Mais certains ateliers, comme celui de Spandau, datant de 1722, fabriquent des armes de chasse et des munitions de revolvers. La Commission de contrôle doit faire cesser cette fabrication le 31 mars 1922. Déjà la Commission de désarmement avait obtenu dans l'usine de Haselhorst la destruction de 5,500 machines sur 14,500, et l'enlèvement de 4,190 machines-outils. Il paraît que les Deutsche Werke ont payé jusqu'à présent pour la seule destruction de bâtiments, machines et matériel, une somme de 37 millions de mark, dans laquelle n'est pas comprise la valeur des biens détruits.

Le général Nollet estime que ce n'est pas assez, que nous avons besoin d'autres garanties encore. Il n'est pas rassuré par la survie de chimiques dépendant des Deut-

### LA LOI SUR L'IMMIGRATION

Les bureaux de l'attorney général étudient la question de savoir si de fortes amendes peuvent être infligées aux compagnies de navigation qui amènent aux Etats-Unis des immigrants venant d'un pays dont la proportion d'immigrants à admettre est atteinte.

Le secrétaire Davis, du département du Travail, a fait allusion à la ligne britannique Cunard. Il a déclaré ensuite que si l'attorney général soumettait le département du Travail, les compagnies de navigation qui ont amené des immigrants en nombre supérieur à celui qui est permis par la loi de trois pour cent seront susceptibles de se voir infliger des amendes dont l'ensemble pourrait atteindre \$1,050,000.

M. Franklin, président de l'International Mercantile Marine, a déclaré devant la commission de l'immigration de la Chambre que les compagnies de navigation coopèrent de leur mieux avec le gouvernement pour l'application de la loi sur l'immigration.

M. Franklin recommande la continuation de la loi restreignant l'immigration à trois pour cent avec un système de visas empêchant de dépasser les quotités mensuelles permises.

### L'ART DE SAVOIR VENDRE

J'habite, dans ma jeunesse, une grande cité de province. Jeune homme timide, je considérais comme un supplice d'entrer dans un magasin. Les commerçants de la ville, en effet, mettaient un point d'honneur à se montrer revêches avec leurs clients. Imitant les patrons, les petites demoiselles de magasin extrayaient les cols de leurs robes vertes avec un air pincé qui laissait toujours l'impression qu'on avait une note à payer dans la maison.

Depuis cette époque, j'ai compris que le sourire était une prime précieuse des acheteurs. Le succès des grands magasins est dû en partie à leur amabilité à l'égard du premier venu. Mais, malgré ces bons résultats, cette politique de la vente ne semble pas avoir fait école partout.

Je reçois souvent de commerçants étrangers des communications qui prouvent que certaines mauvaises mœurs commerciales ont été peu corrigées depuis la guerre. J'ai sous les yeux deux documents. Un commerçant espagnol bien connu s'est adressé à deux grands parfumeurs, l'un français, l'autre anglais. Il voulait envoyer quelques flacons d'odeur en cadeau à un ami habitant la Hongrie. Le fournisseur français répondit par quatre mots secs qui se résument parfaitement ainsi: "Vous, fichez-moi la paix!" Par contre, l'anglais envoya une longue lettre avec toutes sortes d'explications sur les difficultés d'entrer les objets de luxe en Hongrie et le moyen de les surmonter... La différence de ton est typique.

Au Salon anglais de l'Automobile, nos constructeurs ont remporté un triomphe. La presse sérieuse de Londres l'enregistra joyalement; mais nos concurrents se consolaient par cette maxime: "Les Français savent fabriquer, exposer; ils ne savent pas vendre."

Ainsi, nous faisons, pour vaincre, un effort énorme applaudi; après quoi, nous nous arrêtons juste au moment de cueillir les fruits de notre labeur... C'est toute l'histoire du traité de Versailles.—Louis Forest.

### CONSOLATION

Un mourant reçoit la visite d'un ami. L'ami—Le médecin prétend que tu vas mourir cette nuit. Ne le crois pas. Tu ne mourras pas avant demain soir. Tu as une pneumonie. Tu te rappelles Lucien? Le mourant—Oui. L'ami—Eh bien, il est mort de pneumonie, hier soir. Le mourant—Ah! L'ami—Oui. Tu te rappelles également Ernest? Le mourant—Oui. L'ami—Eh bien, il est mort de pneumonie, ce matin. Mais il faut que je parte. Excuse-moi, mais je reviendrai demain te donner encore du courage avant que tu partes pour là-bas.

Gateau de Fruits Suisse aux noix et au miel SWISS CONFECTIONERY Henry Moecklin, Sr., Propriétaire 604 Frenchmen St. Nouvelle-Orléans, Lae